

## LA SOURCE

Un peu après la guerre—l'autre guerre—M. Jolibiet, en vacances, se promenait dans un ancien village, agréablement perché au flanc d'un coteau escarpé d'où l'on dominait un panorama pittoresque et étendu. Altéré par la course, il eut la joie de découvrir, jaillissant à l'entrée du hameau, une source d'eau limpide. Il s'y abreuva avec délice. Puis, éprouvant cette sorte d'optimisme que procure parfois une coupe de champagne, il se représenta la satisfaction que ressentiraient, à leur tour ses contemporains, se délectant, comme lui, sous ce flamboyant soleil, dans le même site, à la même source rafraîchissante.

Cet élan d'altruisme, par un phénomène psychologique tenant à la nature humaine, s'allia aussitôt, dans son esprit inventif, à un calcul égoïste et quasi-génial. Il vit instantanément cette source claire se transformant, par l'effet d'une baguette financière, en une source thermale et productive, riche de propriétés curatives, située au centre d'une petite station climatique, ingénieusement créée avec tous les accessoires nécessaires; hôtels, casino, établissement de bains, promenade plantée d'arbres censément séculaires, syndicat d'initiative, centre touristique: le tout, fonctionnant au mieux des intérêts engagés, pour l'agrément des malades imaginaires, des baigneurs, des excursionnistes et des joueurs, sous la bannière déployée d'une société fermière.

M. Jolibiet eut conscience, à ce moment, d'avoir conçu une idée merveilleuse. Cette idée valait un capital et ce capital, il se mit en devoir de le recruter. Il inscrivit incontinent sur son calepin la date historique de sa résolution. Il procéda au chef-lieu de canton à une enquête rapide sur les ressources ignorées de la région et il rentra à Paris, plus enthousiaste qu'il n'en était parti. Il connaissait le bâtiment. Entrepreneur, il opérait alors, à peu de bénéfices, dans le quartier du Champ-de-Mars et de Passy, s'étant toujours juré d'accomplir, un jour, une œuvre qui l'honorerait en l'enrichissant. Il ne douta plus que cette source symbolique ne lui eût indiqué le chemin de la Fortune. Il s'aboucha donc avec des bailleurs de fonds possibles, qu'allécha son projet; il lui promirent leur concours et, ce qui fut plus extraordinaire: ils le lui assurèrent. Malin, il s'entoura de médecins arrivistes, qui proclamèrent qu'aucun remède ne convenait mieux aux affections associées de l'estomac, du foie, des intestins, qu'un régime d'eau fraîche, additionnée d'air pur.

En quelques mois, la société s'était constituée et en quelques années la station de Pressy-les-Eaux était fondée. On trouva un laboratoire pour analyser le bienfaisant liquide et en déterminer la précieuse composition chimique. On trouva même un archéologue disponible, qui démontra, dans un remarquable opusculé, tiré, à titre de propagande, en édition de luxe, que les Romains avaient été les premiers à reconnaître l'efficacité de la source miraculeuse. La station de Pressy-les-Eaux—des écrits du troisième siècle avant notre ère en faisaient notoirement foi—ne s'appelait-elle pas Presculum aquis au temps de la domination des Gaulois? En fouillant bien le sol, certifiât encore l'érudit convaincu, on exhumerait les vestiges de thermes construits sous l'égide d'une divinité propice. Les grands innovateurs se piquant, en certains cas, de renouer simplement une obscure tradition; les stations thermales, à l'instar des mortels eux-mêmes, réclament des parchemins.

Cette lointaine et flatteuse généalogie fabriquée, la station "ressuscitée" et embellie, inaugura sa saison. Rien ne manquait au riant tableau de ses séductions balnéaires. L'eau captée alimentait une buvette aménagée dans un kiosque coquet, "paradis des arthritiques, des goutteux, des précléreux" et d'une

multitude de ces neurasthéniques, que soutient, onze mois durant, l'espoir de recouvrir en vingt et un jours un tempérament résistant. Grâce à une publicité, habile et obsédante, des affiches enluminées conviant tous les amateurs de l'Artois au Roussillon, à aller écouter, en se soignant, l'étourdissant orchestre du maestro Remollini, engagé à prix d'or.

La première année, le succès fut honorable. L'année suivante, la clientèle devint foule et, à la troisième épreuve, la foule devint affluence: à la requête du député l'autorisation des jeux avait été accordée.

Président d'un conseil d'administration influent, M. Jolibiet obtint l'acheminement de trains directs sur un record de la grande ligne de chemin de fer. Des villas s'élevèrent sur des terrains vagues. Le casino réunit des vedettes. Le journal des baigneurs, véritable livre d'or du cru, mentionna des noms ronflants. Un rajah nomade daigna attester qu'il se plaisait plus à Pressy-les-Eaux qu'à Calcutta. On cita un président de cour de province, qui traversait la France pour se récréer dans ces lieux charmants et l'on racontait que l'illustre Dumortier, de l'Académie française, songeait à se faire construire, à quelques pas de la source, un cottage, aux lignes sévères, pour y abriter ses émouvantes méditations. Mais ce qui acheva de confondre la médisance et de détruire la concurrence ce fut la réunion d'un congrès de médecins, où? dans la salle des fêtes du casino, sous les ombrages, désormais consacrés de Pressy. Ce jour-là M. Jolibiet manqua défaillir d'émotion. Il accueillit ses hôtes avec orgueil en leur déclarant:

—Vous faites à notre station un insigne honneur. Ne rendez-vous pas par votre présence un hommage éclatant à la vertu de ses eaux?

—Ce à quoi le secrétaire du congrès lui répondit:

—Le fait est qu'elles sont extraordinaires, ces eaux-là! Tous mes confrères seront de mon avis. Elles n'ont jamais fait de mal à personne...

Heureux M. Jolibiet! Sa vie respectée s'écoula ainsi au milieu de la considération de ses concitoyens et de la reconnaissance de ses obligés. Il était très riche mais il avait su donner à son opulence aimable une façade de philanthropie. Il était resté le brave homme de ses débuts modestes, ne s'étonnant pas plus de sa réussite que si, en créant une station thermale, il avait exactement rempli la mission que lui assignait le destin. Il vieillit pourtant, solitaire. Sa robuste santé commença de fléchir. Lui qui, jusque là, semblait découpé dans un morceau de son Massif Central, il maigrit, de manière inquiétante. Le diabète le rongait sourdement. D'abord, il ne prit pas garde au danger, écartant invariablement les conseils d'un geste soupçonneux et continua de dépérir. Un matin, le jugeant mal, on crut devoir appeler un médecin. Celui-ci l'examina et s'efforça de le rassurer:

—Ce ne sera rien... ce ne sera rien... Nous allons vous soigner et vous mettre au régime... Puis, vous irez faire une bonne petite cure à Pressy-les-Eaux. Vous en reviendrez rajeuni comme les autres."

M. Jolibiet hocha la tête: il ne croyait pas aux miracles! D'une philosophie exemplaire, il fut le plus résigné des malades et il succomba avec sérénité ne reprochant rien à la vie. Même, sur le point d'expirer, il accorda à un verre d'eau, placé à portée de sa main, un long regard de tendresse et de gratitude. Ce fut comme la caresse d'un regard amoureux dont ses héritiers, cependant attentifs, ne devinèrent pas la signification délicate.—Marcel Laurent.

Il y a, au sens des femmes, quelque chose de pire que la flatterie; c'est le défaut de flatterie.

## CANDIDE

La plus sage économie domestique occasionne, parfois, de graves mécomptes. M. Petitpère en fit récemment l'expérience. Mais il est, grâce à Dieu, de ces gens de vertu solide que ne déprave point l'événement. Il resurgira.

Ayant réalisé dans les cornichons, à Montreuil, une médiocre aisance considérée comme "une gentille fortune" avant la guerre, M. Petitpère s'avisait de vivre de ses rentes, en artiste. Il loua donc, dans une maison d'angle de Picpus, deux bouts d'étages de trois pièces chacun, reliés par un escalier privé, dont il revêtit les murs d'un tas de ferrailles oxydées et de porcelaines ratiolées, la crème du marché aux puces. Sa sagesse native l'avertissait qu'il en est de l'antiquaille comme de la peinture d'avant-garde, et que l'une et l'autre n'ont qu'une valeur de légende. Soucieux de sa propre légende, il souscrivit aux annuaires des collectionneurs, afin qu'y figurât son nom suivi des palmes académiques et d'un mérite plus ou moins agricole. Et, se fortifiant dans son innocent orgueil, il s'astreignit, chaque jour, à écouter sa partie de billard au café Bastien, pour la joie d'entendre ses vieux amis se confier en sottovoce: "Petitpère va travailler à son catalogue. Ah! ces amateurs!..."

La guerre, qui n'est point clémente, porta un coup droit au portefeuille de l'excellent homme. Ses valeurs de tout repos, russes, ottomanes et bulgares, entrèrent résolument en sommeil. Inaccessible à toute basse idée de lucre, M. Petitpère ne songea pas un bref instant à concurrencer par le cornichon cette moutarde et cette confiture qui sévirent, au menu des troupes en ligne, avec une constance ironique dont nous sommes encore mal revenus. Mais, il ne crut point fauter en acceptant le don fortuit de la Providence qui lui échut dans la personne de M. Pablo Vergara y Sarinena, débarqué en France pour y édifier une nouvelle richesse à la faveur de spéculations dont l'intelligence me sera toujours interdite.

Certes, la demeure de M. Petitpère manquait de lustre pour un hidalgo, même pragmatiste, que son blason et sa hardiesse destinaient, semblait-il, aux quartiers de luxe. Mais, le centre était surpeuplé, et, tout compte fait, la bicoque Restauration avait du genre, une vague originalité de garçonnière fantasque qui n'eût point déçu un romancier psycholâtre, ce charme spécial à l'époque où Paris, n'ayant pas encore été sacré port de mer, négligeait de se déplacer vers l'ouest.

M. Pablo Vergara y Sarinena trouva fort naturel que M. Petitpère lui concédât pour trois mille huit, la moitié d'un appartement qu'il louait, dans son entier, onze cent quarante. La vie est chère. Et il signa une convention de dix ans. La guerre lui paraissait capable d'utiliser ses talents occultes durant une décade bien tassée.

Or, il s'en fallut de moitié. Les mystérieuses opérations de M. Pablo Vergara y Sarinena en souffrirent, à telle enseigne qu'une information judiciaire fut ouverte. Peu procédurier, par état, le métèque jugea prudent de s'éclipser sans prendre le soin de maudire ses juges. Si grande fut même sa précipitation, qu'il oublia de solder à son logeur ne fût-ce que la bagatelle du terme en cours.

M. Petitpère était d'une ingénuité sans bornes. Il courut, au Palais, confier sa peine au juge d'instruction chargé du dossier. Hélas! la probité du magistrat était à la mesure de la candeur de M. Petitpère. Il confronta le bail du premier cornichonnier de Montreuil et la convention du fugitif. Il ne put se défendre d'un petit mouvement de satisfaction, à la découverte qu'il ne requerrait pas uniquement contre un contumax.

Puis, ce juge considéra M. Petitpère avec une commisération infinie, et, ab

## L'AMÉRICAIN LÉGIION EN LORRAINE

Fliery.—Le monument élevé par la Lorraine à la mémoire des soldats américains morts sur le sol lorrain a été inauguré aujourd'hui par les représentants de l'Américain Légion, en visite en France.

Le maréchal Foch, M. Louis Barthou, ministre de la guerre et l'ambassadeur américain à Paris, Myron Herrick assistaient à la cérémonie.

Le monument consiste d'un court obélisque ayant en relief deux doughboys américains.

A la cérémonie d'inauguration du monument élevé par la Lorraine aux combattants américains, le maréchal Foch décerna les plus grands honneurs au major John G. Emery, commandant l'Américain Légion, aussitôt que M. Barthou eut attaché la cravate de commandant de la Légion d'honneur au cou du Major Emery. Le maréchal le décora de sa propre croix et lui donna l'accolade.

Lecteurs, abonnez-vous à l'Abaille.

ovo, l'incolpa de hausse illicite sur les loyers.

A l'audience, M. Petitpère gâcha sa cause. Il fut souriant et logique, alors qu'il urge d'être pleurnichard et retors. Il évoqua, sans trop d'amertume, la détresse de son portefeuille, les titres russes, ottomans et bulgares, dont il dit, avec saveur, qu'il les avait inscrits, à leur tour, au catalogue de ses collections, n'ayant qu'une inopérante valeur de curiosité.

Peut-être cette bonhomie l'eût-elle sauvé, s'il n'avait été possédé de l'exécration lubie d'être logique jusqu'au bout. Il argua de son bon sens et de sa loyauté en affaires, remémora que, la seule fois de son existence qu'il avait été à la mer, à Pornichet, un "patelin" de dix-sept-cents âmes, il avait bel et dûment payé son "garno" quinze cents francs, pour quarante jours.

"Quinze cents balles, pour trois petites turnes pas plus grandes que ça!"

Jugez donc de ce que cela faisait au bout de l'an! Que diantre, Picpus vaut bien Pornichet!

Ce goût des cogitations claires et distinctes valut à M. Petitpère trois mois de prison et trois mille francs d'amende, net.

L'âme creuse et les jambes molles, M. Petitpère regagna Picpus.

Il avait beau aiguiser son esprit, il ne parvenait point à pénétrer les arcanes de la justice.

Il s'effondra sur une chaise bancale, dans la loge de sa concierge.

"Ben! comme vous voilà fait!" s'écria la bonne femme, en torchonnant son tablier.

M. Petitpère haussa les épaules. L'incompréhension le rendait fataliste. Mais, dans son ingénuité bafouée, la logique tenait ferme. C'était, avant la guerre, en ne livrant rien au hasard, que l'on faisait fortune dans le cornichon, à Montreuil.

Sans prendre garde qu'il se vouait aux sévérités qui guettent les récidivistes, il dit, en tendant ses mains loyales à la concierge:

—Y m'ont ravi l'honneur, mame Joufflu! Je vais loger chez l'Etat, pendant trois mois!... Alors, c'te fois, pouvez louer les deux étages location verbale, payable d'avance, s'entend!

—Bon.

—Et vous raugmenterez encore un peu. Dame! faut rattraper les trois mille balles d'amende, s'pas?

—C'est juste! dit mame Joufflu.

M. Petitpère s'épongea le front, et conclut avec un léger trémolo de la voix:

—C'est ça, vous raugmenterez d'attaque! Mais vous n'louerez qu'à des gens de chez nous, hein? Comprenez, ma bonne, c'est un peu raide, à mon âge, d'aller faire de la prison pour des mercantis venus on ne sait d'où, et que la justice ne réussit même pas à coffrer!—Pierre Guitet-Vauquelin.